

Préface

Le pari de l'uchronie

Quentin DELUERMOZ et Pierre SINGARAVÉLOU

L'uchronie fascine notre époque : les romanciers et cinéastes s'y adonnent désormais sans complexe. Ce jeu de l'esprit semble correspondre à la structure du cerveau humain qui seul, selon les neurosciences, autorise le raisonnement contrefactuel, et en même temps au *Zeitgeist* du tournant des deux siècles marqué par la perte de confiance dans l'avenir, le déclin apparent des idéologies et la redéfinition de la frontière entre réalité et fiction. Cette mode actuelle ne doit pas dissimuler l'ancienneté du genre uchronique qui s'inscrit dans diverses traditions littéraire, historiographique, scientifique et philosophique ¹. Une des vertus réjouissantes de cet ouvrage collectif est de restituer pour la première fois, depuis l'œuvre encyclopédique d'Éric Henriet, le foisonnement des formes et la diversité des usages de l'uchronie : de madame de Staël à la série de bandes dessinées « Jour J » et au manga *Zipang*, en passant par le romancier anarchiste Michel Zévaco et le cinéaste Frank Capra ². Alors que cette approche est toujours méconnue, sinon méprisée, en France, de jeunes chercheurs s'emparent ici de cet objet non identifié des sciences sociales pour tenter d'en explorer les virtualités. L'opération est risquée car le chercheur peut à chaque instant basculer dans la fabulation, d'autant plus inquiétante qu'elle paraît nimbée d'un surcroît de réalité. Elle suppose un effort de réflexivité et de curiosité transdisciplinaire mais le pari est réussi : le lecteur aura plaisir à découvrir ou revisiter des œuvres dont les contributeurs s'appliquent à révéler les divers savoirs ³. Plus rares sont les incursions dans les domaines de la philosophie, de l'histoire et des sciences

¹ Q. Deluermoz et P. Singaravéλου, « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », 2012.

² É. Henriet, *L'Histoire revisitée. Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, 1999.

³ É. Anheim et A. Lilti, « Introduction », dossier « Savoirs de la littérature », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2010/2, p. 253-260.

sociales mais, à chaque fois, les auteurs nous livrent d'utiles synthèses sur Charles Renouvier, Robert Fogel et Kenneth Pomeranz.

La focalisation sur l'écriture littéraire d'histoires alternatives permet en creux de démontrer la « plasticité » de l'histoire universitaire et de révéler sa possible proximité avec certaines formes d'écriture de fiction. Les contributeurs s'efforcent ainsi de retisser les liens entre la fiction et les sciences sociales en choisissant d'étudier ensemble historiens, auteurs de science-fiction et auteurs de romans historiques, au sein d'une seule et même catégorie : l'« uchronie historique ou historisante ». Si ce choix audacieux induit un gain heuristique en déconstruisant des frontières disciplinaires dessinées progressivement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il n'est pas sans poser problème. Sans doute faut-il aussi, nous semble-t-il, s'attacher à distinguer différents types de contrefactuels qui enrichissent la « boîte à outils » des sciences sociales⁴. Le raisonnement contrefactuel peut constituer le point de départ d'une histoire alternative, une uchronie. Il peut être mobilisé pour contextualiser le passé en s'interrogeant sur ce qui n'a pas été⁵. Il joue également, comme les auteurs le rappellent, un rôle indispensable dans la formulation des hypothèses et la recherche des causalités, qu'elles soient déterministes ou contingentes, linéaires ou multiples. L'analyse contrefactuelle autorise en outre l'étude des « futurs non advenus », c'est-à-dire la façon dont les acteurs percevaient leur propre avenir ainsi que les futurs de leur passé. Ces « futurs du passé », craints et espérés par les contemporains, ont influencé leur manière de voir, de penser et d'agir⁶. Les chercheurs peuvent enfin tenter d'appréhender les « possibles du passé », c'est-à-dire les virtualités « réelles » des situations passées : cette méthode permet de remettre en question les grandes catégories de l'entendement historique (la « révolution industrielle », le « sous-développement », le cadre national, etc.) tout en offrant une appréhension ouverte du devenir historique. Néanmoins ce recueil d'études de cas stimulantes traduit bien le potentiel subversif de la démarche contrefactuelle. Cette réouverture des possibles invite le plus grand nombre à se réappropriier les savoirs universitaires afin de participer à la production du récit historique⁷.

⁴ Q. Deluermoz et P. Singaravélou, *L'Histoire avec des si. Contrefactuels et futurs possibles en histoire*, Paris, Le Seuil, 2015.

⁵ G. Hawthorn, *Plausible Worlds : Possibility and Understanding in History and the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

⁶ R. Koselleck, *Le Futur Passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. fr. J. et M.-C. Hoock, Paris, éd. de l'EHESS, 1990.

⁷ Q. Deluermoz et P. Singaravélou, « Écrire ensemble l'histoire. Retour d'expérimentation contrefactuelle », *Écrire l'histoire*, n° 12, aut. 2013, p. 119-132.

Introduction

Florian BESSON

Pourquoi travailler sur l’histoire contrefactuelle ?

Plusieurs raisons nous ont poussés à organiser ce séminaire hebdomadaire tenu à l’École normale supérieure de la rue d’Ulm en 2013-2014, dont les séances nous ont semblé si stimulantes que nous avons souhaité en rassembler plusieurs dans ce livre.

Tout d’abord, l’histoire contrefactuelle, qui consiste à réécrire une page de l’histoire en faisant varier un élément ou un événement, est une méthode historique extrêmement en vogue, notamment dans le monde anglo-saxon ; mais c’est aussi une démarche extrêmement discutable et discutée. Comme tous les courants historiographiques contemporains, de la microhistoire à l’histoire globale en passant par l’histoire quantitative ou les *gender studies*, l’histoire contrefactuelle se caractérise par un très haut degré de théorisation¹ – ce qui ne rend pas l’exploration du champ plus facile, bien au contraire. Disons-le d’emblée, l’histoire contrefactuelle est discutable, car elle pose la question de la scientificité de la discipline historique : l’uchronie est clairement pensée et posée comme une expérience à laquelle se livreraient les historiens. Les biologistes cultivent des cellules dans des boîtes de pétri, les historiens cultiveraient des passés alternatifs. Certes l’uchronie n’est pas une expérience au sens scientifique du terme – il y a trop de variables, elle ne peut pas être répétée ; mais il s’agit d’une « expérience imaginaire », propre à cette « science paradoxale » qu’est l’histoire². François-Xavier Demoures et Éric Monnet montrent ainsi que l’expérimentation ne peut être définie seulement comme une démarche empirique, mais qu’elle peut aussi être mentale sans

¹ Voir Q. Deluermoz et P. Singaravélou, « Des causes historiques aux possibles du passé ? Imputation causale et raisonnement contrefactuel en histoire », 2012.

² P. Lacombe, *De l’histoire considérée comme science*, Paris, Hachette, 1894.

pour autant perdre sa force ³ : l'histoire contrefactuelle est donc bien l'une des expériences mentales auxquelles l'historien peut se livrer.

Notons d'ailleurs, puisque l'on parle de science, que la physique quantique n'est en rien opposée à l'uchronie, bien au contraire, puisqu'elle considère volontiers qu'une pluralité de passés peut exister, soit à travers la théorie des « mondes divergents » (et non parallèles comme on le dit trop souvent) de Hugh Everett, dont Pierre Bayard a livré il y a peu une stimulante analyse ⁴, soit à travers celle du « front d'onde » quantique. Citons Bernard Klein dans la préface qu'il consacre à *Pavane*, célèbre roman uchronique écrit par Keith Roberts :

Un présent unique et commun peut être issu d'une profusion de passés inconciliables [...] c'est ce qu'on pourrait appeler une diversité polychronique. Une superposition de passés possibles, décrits par sa fonction d'onde, au moment de l'intervention d'un observateur et de l'effondrement de la fonction d'onde, se réduit à un présent unique et immuable ⁵.

Autrement dit, il existerait une multitude de passés, et c'est l'observateur de ces passés qui, en en choisissant un, ferait s'effondrer les autres. Une théorie évidemment frappée du sceau du postmodernisme, quelque chose que l'on pourrait appeler le « passé de Schrödinger », en quelque sorte : de même que le chat enfermé dans sa boîte est à la fois mort et vivant tant que personne ne l'ouvre, de même il y aurait plusieurs passés tant que personne ne les étudie. C'est ce que met en scène Mary Gentle dans son roman *Ash : A secret history* ⁶. Que le lecteur se rassure : nous refermons la parenthèse scientifique.

Succès historique, succès historiographique, l'uchronie est aussi un succès littéraire. Dans le domaine de la fiction, l'uchronie est passée d'un sous-genre, proche du *steampunk* (*Pavane*, *La Machine à différences* ⁷), à un genre très à la mode, très « vendeur ». C'est ce qu'atteste le changement de forme des romans : si l'on avait dans un premier temps des romans très courts (*The Gate of Worlds* ⁸, *Pavane*), voire des recueils de nouvelles, on a

³ F.-X. Demoures et É. Monnet, « Le monde à l'épreuve de l'imagination. Sur "l'expérimentation mentale" », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 9, sept. 2005, p. 37-51.

⁴ P. Bayard, *Il existe d'autres mondes*, 2013. Voir aussi B. Saunders (éd.), *Many World ? Everett, Quantum Theory & Reality*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

⁵ B. Klein, préface à K. Roberts, *Pavane*, trad. fr. 2008, p. 11-12.

⁶ M. Gentle, *Ash : A Secret History*, 1998-1999, 4 tomes.

⁷ W. Gibson et B. Sterling, *The Difference Engine*, New York, Bantam Books, 1990, trad. fr. *La Machine à différences*, Paris, Laffont, 2010.

⁸ R. Silverberg, *The Gate of Worlds*, 1967.

aujourd'hui des livres extrêmement volumineux, de plusieurs centaines de pages, qui se plaisent à réinventer l'histoire alternative sur le long terme (*Roma eterna*⁹ de Robert Silverberg, *The Years of Rice and Salt*¹⁰ de Kim Stanley Robinson). Il y a là aussi une influence évidente, quoique diffuse, de l'histoire globale, désormais très à la mode : des œuvres comme *1610 : A Sundial in a Grave*¹¹, *The Years of Rice and Salt*, *Tancredi*¹², portent la griffe d'une histoire qui entend échapper aux frontières nationales pour mieux se réécrire à l'échelle du monde.

Caractériser l'uchronie

Ces quelques considérations très générales posées, on peut faire une rapide typologie des uchronies, et en distinguer quatre types :

- l'uchronie fantastique : « et si Napoléon avait eu des dragons ?¹³ », « et si des vampires avaient participé à la construction des États-Unis au XIX^e siècle ?¹⁴ », « et si l'Amérique avait eu un super-héros au moment de la guerre du Vietnam ?¹⁵ », « et si Napoléon III avait été soutenu par des extraterrestres ?¹⁶ » ... Les possibilités sont infinies et cela peut être très intéressant, mais cela ne concerne évidemment pas l'historien, et nous avons donc exclu ces titres de notre réflexion, et ainsi que de la bibliographie ;

- l'uchronie de fiction, qui consiste à faire jouer le ressort contrefactuel au sein d'un univers de fiction déjà constitué (« et si Superman avait grandi en URSS et non dans le Kansas ?¹⁷ »), ce qui s'adresse évidemment en priorité aux fans. On en aura ici un bel exemple avec la série anglaise *Docteur Who*, dans laquelle le ressort uchronique est souvent mobilisé. L'utilisation de l'uchronie

⁹ R. Silverberg, *Roma eterna*, 2003.

¹⁰ K. S. Robinson, *The Years of Rice and Salt*, 2002.

¹¹ M. Gentle, *1610 : A Sundial in a Grave*, 2003, trad. fr. *L'Énigme du cadran solaire*, Paris, Gallimard, 2011.

¹² U. Bellagamba, *Tancredi : une uchronie*, 2009.

¹³ La série de N. Novik, *Téméraire*, 8 tomes parus, Paris, Pocket, 2007-, en cours de publication.

¹⁴ W. Barrow (pseudonyme de J. Hélot et X. Mauméjean, deux écrivains français), *Bloodsilver*, Paris, Gallimard, 2006.

¹⁵ *Watchmen*, scénario A. Moore, dessin D. Gibbons (1986-1987), Paris, Delcourt, 1998.

¹⁶ J. Hélot, *La Lune seule le sait*, Paris, Mnémos, 2007.

¹⁷ *Superman : Red Son*, scénario M. Millar, dessin D. Johnson et K. Plunkett (2003), Paris, Urban Comics, 2013.

permet à une série de se réécrire, donc de remplir le défi de toute série : se renouveler sans se trahir, faire du même avec du neuf¹⁸ ;

- l'uchronie personnelle, celle que tout le monde pratique à son échelle, et sur laquelle nous reviendrons plus loin ;
- et enfin l'uchronie historique, ou historisante, celle dont on parlera essentiellement ici : celle des auteurs de science-fiction qui s'en servent pour inventer des mondes imaginaires, des auteurs de romans historiques qui aiment à en jouer, des historiens qui se prêtent à l'exercice.

L'uchronie peut être un pur jeu, un pur plaisir, mais elle peut aussi être un exercice complexe. Dans le corpus, nous avons retenu de nombreux ouvrages de fiction, des romans, souvent classés en « science-fiction ». Il ne s'agit pas évidemment de dire que les ouvrages d'histoire et les romans uchroniques sont interchangeables : les premiers posent un objet d'étude à l'irréel du passé (d'où le « et si » qui introduit l'étude), les seconds racontent un autre passé en le présentant comme advenu. Cela étant dit, je citerai Paul Ricœur : « Le récit de fiction est quasi historique dans la mesure où les événements irréels qu'il rapporte sont des faits passés pour la voix narrative qui s'adresse au lecteur ; c'est ainsi qu'ils ressemblent à des événements passés et que la fiction ressemble à l'histoire¹⁹. » Ou encore Roland Barthes : « La narration des événements passés diffère-t-elle vraiment, par quelque trait spécifique, par une pertinence indubitable, de la narration imaginaire telle qu'on peut la trouver dans l'épopée, le roman, le drame ?²⁰ »

Alors pourquoi inclure autant d'ouvrages de fiction dans notre étude ? D'abord parce qu'ils sont bien traduits en français, tandis que les travaux historiques le sont moins – voire ne le sont pas du tout, comme en témoigne le cas emblématique des travaux de Robert Fogel. Dans la perspective de notre séminaire d'élèves, il s'agissait avant tout d'un choix pédagogique. Ensuite parce que ces livres se lisent beaucoup, alors que les livres d'histoire peinent souvent à trouver leurs lecteurs²¹. *La Société féodale* de Marc Bloch

¹⁸ Voir A. Besson, *D'Asimov à Tolkien : cycles et séries dans la littérature de genre*, Paris, CNRS Éditions, 2007. Voir aussi, pour un exemple concret de littérature sérielle et des défis que cela pose, F. Besson et N. Garnier, « Relire les comics à la lumière de la littérature médiévale », in N. Koble (dir.), *Afterlife. La vie posthume des œuvres*, à paraître.

¹⁹ P. Ricœur, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 342-348.

²⁰ R. Barthes, « Le discours de l'histoire » (1967), in *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 163.

²¹ Voir S. Barluet « L'édition en histoire : autonomie d'une crise », *Vingtième siècle*, n° 86, 2005, p 81-89 ; et B. Auerbach, « *Publish and Perish*. La définition légitime des sciences sociales au prisme du débat sur la crise de l'édition SHS », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 164, 2006,

s'est vendue à environ 80 000 exemplaires depuis 1939²² ; les livres de fiction vont toucher des centaines de milliers, voire des millions de lecteurs. Or leurs auteurs lisent les historiens, et les citent. Plusieurs auteurs, comme Orson Scott Card ou encore Ugo Bellagamba, proposent à la fin de leurs livres une bibliographie dans laquelle les ouvrages d'histoire tiennent une place clé. Les travaux des historiens sont la trame dont ils tissent leurs textes. Certains livres se parent même de tout un outillage historique dans le but de « faire vrai » : ainsi, on trouve au début de *The Years of Rice and Salt* une chronologie et au fil des chapitres des cartes de ce monde alternatif dans lequel la civilisation occidentale a disparu au xiv^e siècle. Via l'uchronie, on a donc accès, d'une façon indirecte, à un large public, et il serait dommage de s'en priver. Enfin, non seulement ces romanciers lisent les historiens, mais ils les mettent en scène : il y a en effet une place pour eux dans tous ces textes. Faisons un rapide tour d'horizon : le héros de *Making History : A Novel*²³ est un jeune historien, en thèse d'histoire contemporaine, et tous les titres de chapitres sont articulés autour de l'histoire (« histoire militaire », « histoire du cinéma », « histoire économique »). Le héros de *Fatherland*²⁴ utilise les services de l'un de ses amis historiens, qui travaille aux Archives, pour découvrir la vérité sur la Solution finale ; les deux derniers chapitres de *The Years of Rice and Salt* tournent entièrement autour de l'histoire, de l'archéologie, de la philosophie de l'histoire. Le premier chapitre de *Roma eterna* s'ouvre sur le clin d'œil – fréquent en uchronie²⁵ – d'un historien de cette réalité alternative qui se plaît à imaginer la nôtre. *Pastwatch : the Redemption of Christopher Columbus*²⁶ met en scène des historiens du futur tentant de créer une uchronie en modifiant leur (notre) passé. Enfin, dans *Ash : A Secret History*, le narrateur, Ratclif, est un historien, professeur dans un prestigieux collège britannique, qui traduit des textes médiévaux en vue de les éditer et est ainsi amené à découvrir une version alternative de notre histoire. Dans la fiction comme dans la réalité contemporaine, il est quand même rare que l'historien soit un héros : ne serait-ce que pour cette raison, cela vaut la peine de lire de l'uchronie...

p. 74-92. On retiendra, bien sûr, le phénomène du *Montaillou...* d'Emmanuel Le Roy Ladurie, vendu à près de deux millions d'exemplaires.

²² M. Bloch, *Écrire La Société féodale : lettres à Henri Berr 1924-1943*, correspondance établie et présentée par J. Pluet-Despatin, Paris, IMEC Éditions, 1992, p. 23.

²³ S. Fry, *Making History : A Novel*, 1997.

²⁴ R. Harris, *Fatherland*, 1992.

²⁵ B. Mayo-Martin, « De la porosité des mondes parallèles dans *Le Maître du Haut Château* », 2008.

²⁶ O. S. Card, *Pastwatch : the Redemption of Christopher Columbus*, 1995.